

« Jeunesse, jeunesse, que de livres on écrit en ton nom! »

Laurent Laplante

Numéro 56, juin–juillet–août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1994). « Jeunesse, jeunesse, que de livres on écrit en ton nom! ». *Nuit blanche*, (56), 30–33.



Norman Rockwell

Norman
Rockwell

« Jeunesse, jeunesse, que de livres on écrit en ton nom! »

La jeunesse moderne ne présente pas un visage unique ni même des caractéristiques faciles à reconnaître. On s'y met donc à plusieurs pour déterminer où commence et s'achève la jeunesse et on multiplie les colloques pour comparer les jeunes d'ici à ceux d'ailleurs, ceux de ce temps à ceux d'hier. On se penche sur ceux des jeunes que le système rejette comme sur les autres qui rejettent le système. On s'inquiète si les jeunes lèvent le poing et on s'apitoie quand leur vulnérabilité en fait des proies faciles. Autant de jeunesses, autant de regards.

Au passage, on sonde les reins et les cœurs de ceux et celles, parents, enseignants et enseignantes, pédagogues patentés et observateurs à la petite semaine, qui dispensent gratuitement ou non les conseils issus ou de l'expérience ou du diplôme, plus rarement des deux. Tout cela suscite, autour des diverses jeunesses, une foison de livres et de points de vue. Laurent Laplanche tente de s'y retrouver.

Guerre, racisme et pédophilie

Il ne fait pas de doute que les jeunes dont l'opinion publique se préoccupe en priorité, ce sont ceux dont les gestes et attitudes se répercutent dans les médias. Ainsi en est-il de Zlata, des *skinheads* et des milliers de grâces prostituées thaïlandaises.

Immensément médiatisé, *Le journal de Zlata*¹ prétend révéler sans apprêts la souffrance quotidienne d'une adolescente de treize ans piégée dans l'enfer de Sarajevo. Raisonnablement naïf et crédible dans ses premières pages, ce journal succombe, à mesure qu'il se rapproche des heures récentes, aux tentations de l'artifice. À tort ou à raison, le sentiment nous gagne que

l'adolescente écrit en sentant peser sur elle le regard que le public jettera sur son texte. Dès lors, l'intérêt de ce journal proviendra de moins en moins de ce que Zlata dit de Sarajevo et de plus en plus de ce que l'adolescente révèle de l'énorme influence de la culture américaine sur la jeunesse yougoslave.

Ce qui nuit au *Journal de Zlata*, c'est l'injuste comparaison que, malgré soi, on établit entre les propos d'une adolescente vivante et ceux, forcément plus émouvants, qu'Anne Frank nous adressait depuis l'au-delà. Même si Zlata accédait à la profondeur d'Anne, son témoignage perdrait en efficacité à provenir d'une vivante.

Tout aussi présents que Sarajevo dans l'actualité médiatique, les jeunes brutes que décrit *Les fils d'Hitler*² suscitent, en Allemagne comme ailleurs, malaise et inquiétude. Si l'Allemagne impute déjà à ces modernes réincarnations du nazisme d'ignobles attentats contre des foyers d'immigrés, maints autres pays doivent constater la fragilité de leur jeunesse face au virus du racisme. Cela, tous le savaient déjà et le livre d'Yves Moreau n'y change rien. Tout au plus nous aide-t-il à prendre conscience que le racisme

s'incarne en des dizaines de groupuscules différents. Tout au plus nous incite-t-il à soupçonner la police, les médias, les partis politiques de maintenir délibérément le public dans l'inquiétude, voire de pactiser parfois avec ce fléau. Rien de tout cela n'est pourtant concluant ni très accessible pour un Nord-Américain, tant les sigles allemands surabondent et dispersent l'attention. On est plus près de la nomenclature que de l'analyse.

L'horreur redevient précise et écrasante quand Marie-France Botte lève brutalement le voile sur l'univers de la prostitution enfantine à Bangkok. Point n'est besoin ici de lyrisme ou d'effets de manche pour provoquer la nausée. *Le prix d'un enfant*³ ressemble, en effet, à une plaie ouverte, au drap brusquement arraché et qui laisse voir, dans sa cruauté inimaginable, de quoi la bête humaine est capable.

Marie-France Botte réussit particulièrement bien à faire voir que la cruelle exploitation des enfants à des fins sexuelles ne se perpétue et ne s'amplifie que grâce à l'hypocrisie d'un certain Occident. Tel homme, qui se conforme aux normes de la décence tant qu'il demeure à Paris, s'autorise à Bangkok ▶

des comportements dont il rougirait chez lui. Tel autre, auquel l'auteure vouait même de l'amitié, la bouleverse quand il s'adonne, lui aussi, dans un Bangkok discret, à la pratique et même à la justification de la pédophilie. Quand se conjuguent ainsi une certaine brutalité orientale et un très certain cynisme occidental, l'immolation de dizaines et de dizaines de milliers d'enfants ne suscite même plus de protestation. Un bouquin qui laisse au cœur le sentiment de l'irréparable et de l'impuissance.

Plus près, mais encore déroutant

Si l'on quitte Sarajevo, Rostock et Bangkok, les jeunes, pourrait-on penser, n'offriront plus que des comportements familiers ou du moins intelligibles. Rien n'est moins certain. Beaucoup se poseront moins de questions; il n'est pas dit qu'ils frapperont plus juste pour autant.

D'entrée de jeu, la juge Andrée Ruffo reproche amèrement à notre société de pratiquer à l'égard des jeunes une violence institutionnelle qui, dit-elle, les empêche de s'épanouir en plénitude. Parmi ceux que l'on rangerait d'emblée parmi les contrevenants, Andrée Ruffo en identifie plusieurs qui lui semblent plutôt « les enfants de l'indifférence⁴ ». Indifférence des parents que déconcertent certains comportements juvéniles et qui ne parviennent ni à se rappeler leur propre jeunesse ni à rejoindre l'enfant à travers le blindage protecteur qu'il s'est donné. Indifférence de l'école qui enrégimente plus qu'elle ne stimule. Indifférence des mécanismes mis en place par la société et qui imposent la norme au lieu d'entendre l'appel à l'aide. Si l'amour que la juge Andrée Ruffo porte d'instinct aux enfants ne fait pas l'ombre d'un doute, on peut, en revanche, s'interroger sur les conclusions globales et absolues que ce sentiment lui inspire. Andrée Ruffo, qui prône le respect et la compréhension, prête flanc à la critique quand, d'avance et en vertu d'une théorie généreuse, elle semble croire que tous les enfants sont bons et que la société doit porter seule la responsabilité et l'odieux des comportements violents. L'amour convaincrat; la théorie de l'amour laisse songeur.

Sur un ton nettement plus badin, mais qui n'enlève rien à la finesse de l'analyse, Katherine Gordy Levine vient en aide aux parents qui ne savent où donner de la tête « quand ces chers petits deviennent d'affreux ados⁵ ». Jamais pontifiant, toujours sensé, chaleureux sans naïveté, le message de cette femme qui a vu défiler plus de trois cents cas-problèmes dans sa maison d'accueil éclaire des dizaines de situations. L'auteure raconte ses erreurs avec humour et ses bons coups avec modestie. Principes et règles de conduite émergent d'eux-mêmes et occupent vite toute la place, n'en laissant aucune à la magie et aux recettes. Le parent mystifié par un de ces ados se sentira, au sortir du livre, moins démuné. L'accent, nettement, est mis sur la cohérence.

Aussi sensé, aussi concret, aussi nuancé, le *Petit manuel de survie familiale*⁶ en couvre plus large encore. L'équipe qu'anime Pierre-Yves Boily montre, en effet, à partir de situations réelles ou infiniment plausibles, de quoi sont capables les services sociaux du réseau québécois. Selon le conseil classique qui recommande de « prendre l'éloquence et de lui tordre le cou », ce collectif évite les théories et se tient au ras de la vie. Le divorce frappe, l'adolescent glisse à la rue, la brutalité humilie l'épouse et les enfants, la grossesse survient comme une mauvaise surprise, la belle-famille multiplie ses maladroites... et la vie, aussitôt, pour une famille de plus, ressemble à une impasse. C'est là que s'insère, sans dédain ni prétention, l'intervention appropriée. Pas de prêchi-prêcha, mais la lucidité, la patience, le respect, le professionnalisme. Et du bon sens. On s'éloigne brutalement de ces « accompagnements discrets » en entamant les *Entretiens avec Moncef Guitouni sur ses études du comportement des jeunes*⁷. Le ton est ici professoral, assuré, aisément péremptoire. Le spécialiste mène pourtant sa réflexion en passant presque clandestinement d'un extrême à l'autre. Ainsi, il met en garde contre la tentation d'étiqueter les enfants selon des appellations inamovibles, mais il utilise ensuite à outrance des classements passablement étanches. L'impression créée en sera une de flottement. D'autre part, si le bagage de connaissances offert est considérable et les intuitions souvent justes, le psychosocio-

logue Moncef Guitouni réfère si fréquemment et avec tant de complaisance à ses recherches et travaux personnels et recommande avec tant d'insistance un constant recours aux « personnes-ressources » que l'agacement l'emporte vite sur l'admiration. Il faut cependant le lire jusqu'au bout, ne serait-ce que pour le voir justifier le fameux « contrat social », qu'on retrouve aujourd'hui dans le programme politique de l'Action démocratique...

Former, c'est possible... et agréable

Parler des adolescents sans réévaluer l'école et sans s'inquiéter du décrochage, ce serait assurément naviguer au large du réel. Il n'est pas dit, cependant, que les ouvrages de type universitaire qui visent à alimenter la réflexion sur la pédagogie et sur l'échec scolaire soient toujours d'un grand secours pour le commun des mortels.

En ouvrant *Le vocabulaire des adolescents et des adolescentes du Québec*⁸, je m'attendais, naïvement, à en apprendre beaucoup sur la richesse ou sur la truculence du français utilisé par nos jeunes. De fait, la savante étude est rassurante: le nombre de mots connus des jeunes augmente de façon très sensible entre la première et la cinquième secondaire. D'autre part, l'étude contredit ou du moins nuance l'idée d'une suprématie constante des filles sur le terrain scolaire: si, en effet, les filles de la première secondaire détiennent une bonne avance sur les garçons quant au nombre de mots connus, les garçons effectuent ensuite un rattrapage qui leur permet de rejoindre leurs consœurs à l'étape de la cinquième secondaire. Cela dit, fallait-il publier un livre de 356 pages, dont les trois quarts au moins sont consacrées à la méthodologie et à l'énumération des milliers de mots recensés, pour communiquer trois ou quatre conclusions de ce type? Qu'il soit permis d'en douter. Toutes les thèses de doctorat ne constituent pas un régal littéraire.

Un autre ouvrage du même éditeur promet (et livre) un texte plus adapté au lecteur moyen. Le titre, en tout cas, rapproche d'agréable façon la réflexion de l'auteure et la pédagogie quotidienne: *Le plaisir de questionner en classe de français*⁹. On y constate, deux fois plutôt qu'u-

ne, à quel point les examens, contrôles, questionnements, analyses qu'impose le système scolaire laissent l'enfant à la périphérie du texte. Avec rigueur, Godelieve De Koninck pointe du doigt tel cas où l'on interrompt le récit au moment même où l'émotion s'annonçait, tel autre où l'on contraint l'enfant à scruter les virgules avant d'avoir vérifié s'il comprend le texte. Si l'on partage d'emblée les critiques de l'auteure à l'endroit des questionnements desséchants et abstraits, on se demande, en revanche, si les pistes suggérées par l'ouvrage ne sont pas elles-mêmes souvent loin du concret. À ceux et celles qui œuvrent dans les salles de classe d'en juger.

Gaston Chalifoux, pour sa part, ne restreint pas sa critique au français ou au vocabulaire : selon lui, l'école entière est malade, l'école entière est à recréer¹⁰. Ce que disait Andrée Ruffo au sujet des jeunes contrevenants, Gaston Chalifoux le reprend à propos des décrocheurs. Avec force et lucidité, avec l'accent chaleureux et concret de l'éducateur *qui en mange*, il localise les impasses, les pièges, les non-sens qui découragent trop de jeunes et les jettent hors de la structure scolaire. Gaston Chalifoux ne se conduit pourtant pas en carcajou : il ne détruit pas pour le plaisir de détruire. Au contraire, il indique des issues, rassérène les convictions, raconte les efforts investis dans l'école Le Virage et en vante légitimement les astuces. Rien n'est facile ou définitif dans le rattachement des décrocheurs au monde de la formation, mais, dirait Gaston Chalifoux, tout vaut d'être tenté. Après tout, ce ne sont pas les jeunes qui ont desséché l'environnement scolaire au point d'y rendre la vie impossible...

Deux regards amples et pénétrants

De larges pans de ce qui précède prennent sens et relief dans deux ouvrages collectifs consacrés l'un à la formation¹¹, l'autre aux relations entre les jeunes et la politique¹². Dans les deux cas, le regard prend le recul souhaitable, l'analyse est menée sans complaisance ni facilité, la synthèse s'effectue avec une clarté qui a d'autant plus de mérite qu'elle n'escamote pas les nuances. Deux énormes défis, deux réussites.

L'équipe rassemblée par Pierre Dandurand parvient, en assez peu de pages, non seulement à caractériser nettement les différentes philosophies qui s'affrontent en matière de formation professionnelle, mais à en décrire l'évolution et à en identifier les retombées. Du coup, on comprend enfin les messages et ultimatums que s'échangent « l'École, l'Entreprise et l'État ». Du coup, on perçoit ce qui sépare, du moins théoriquement, le plaidoyer québécois des visées fédérales. Du coup, on entrevoit que certains ratrappages sont d'avance voués à l'échec : en effet, ceux et celles à qui l'on demande de combler le fossé qui sépare leur modeste troisième secondaire des exigences industrielles n'y parviendront jamais et y parviendraient-ils qu'ils seraient encore « en retard d'une qualification ». Cela devait être dit, de manière à ce qu'on découvre enfin la nécessité de rapprocher concrètement la formation fondamentale et les apprentissages à utilisation plus directe.

On appréciera que ce bouquin parle statistiques sans abuser de l'instrument, qu'il fasse clairement la différence entre les projets gouvernementaux qui se tiennent et ceux qui baignent dans la confusion et l'irréalisme, qu'il multiplie les angles d'analyse sans pour autant disperser l'attention ou multiplier les redites, qu'il sache faire coexister les données concrètes, immédiates, factuelles, inédites et les survols qui, de plus haut, dégagent nettement les enjeux. Quiconque veut savoir si, pourquoi, à quel point et depuis quand le Québec est en retard ou différent doit lire ce dossier. Une analyse lucide qui, malgré et peut-être à cause de cela, n'est en rien décourageante.

L'œuvre monumentale qu'ont coordonnée Raymond Hudon et Bernard Fournier aborde elle aussi de mille manières de lancinantes questions actuelles. En particulier celle-ci, récurrente au point d'en être banale : les jeunes s'intéressent-ils encore à la politique ? Le collectif, prudent à l'extrême dans son interprétation de la question, y fera pourtant face honnêtement. Il observera qu'il n'est pas facile de circonscrire les « frontières » de la jeunesse, ni de réduire « les jeunes » à une seule acception. L'équipe déploiera donc sa curiosité sur maints terrains et d'in-

nombrables manières. Elle retournera un demi-siècle en arrière pour vérifier ce qu'étaient ici les mouvements de type JOC et JEC (Jeunesse ouvrière, jeunesse étudiante catholiques) et ce qu'étaient ailleurs les jeunes hitlériennes. On utilisera, pour enrichir le bilan, des éclairages différents et complémentaires, depuis les sondages jusqu'aux relectures de textes. Dépassons cependant l'aspect quantitatif de la performance. Certes, le regard a balayé plusieurs décennies et une belle diversité de cultures et de systèmes politiques, depuis le Québec jusqu'à la Bulgarie, mais, surtout, ce regard retient *des jeunes* une observation nuancée, jamais ethnocentrique et correctement dépourvue de paternalisme.

Comme le disait Erich-Maria Remarque, la jeunesse a ceci en commun avec le paradis terrestre : « quiconque en est sorti n'y entre plus jamais. » Malgré cela, l'acuité du regard que certains savent porter sur « les jeunes » laisse le sentiment que celles d'aujourd'hui succèdent dignement aux cohortes précédentes. ■

par Laurent Laplante

1. *Le journal de Zlata*, par Zlata Filipovic, Robert Laffont, 1993, 219 p.; 24,95 \$.
2. *Les fils d'Hitler, Enquête sur la nouvelle peste brune*, par Yves Moreau, l'Archipel, 1993, 265 p.; 33,95 \$.
3. *Le prix d'un enfant, 4 ans dans l'enfer de la prostitution infantile à Bangkok*, par Marie-France Botte avec Jean-Paul Mari, « Vécu », Robert Laffont, 1993, 256 p.; 29,95 \$.
4. *Les enfants de l'indifférence, Il suffit pourtant d'un regard*, par Andrée Ruffo, L'Homme, 1993, 176 p.; 16,95 \$.
5. *Quand ces chers petits deviennent d'affreux ados*, par Katherine Gordy Levine, Bayard, 1993, 201 p.; 29,95 \$.
6. *Petit manuel de survie familiale*, sous la dir. de Pierre-Yves Boily, Fides, 1993, 274 p.; 14,95 \$.
7. *Entretiens avec Moncef Guitouni sur ses études du comportement des jeunes*, propos recueillis par Denise Normand Guérette, Presses de l'Université du Québec, 1993, 197 p.; 30 \$.
8. *Le vocabulaire des adolescents et des adolescentes du Québec*, par Gilles Fortier, Logiques, 1993, 356 p.; 49,95 \$.
9. *Le plaisir de questionner en classe de français*, par Godelieve De Koninck, Logiques, 1993, 183 p.; 24,95 \$.
10. *L'école à recréer, Décrochage : réalités et défis*, par Gaston Chalifoux, Saint-Martin, 1993, 169 p.; 19,95 \$.
11. *Enjeux actuels de la formation professionnelle*, par Pierre Dandurand et alii, IQRC, 1993, 273 p.; 25 \$.
12. *Jeunes et politique, tome 1 : Conceptions de la politique en Amérique du Nord et en Europe*, et tome 2 : *Mouvements et engagements depuis les années trente*, sous la dir. de Raymond Hudon et de Bernard Fournier, Les Presses de l'Université Laval / L'Harmattan, 1994, 548 p. et 454 p.; 34 \$ chacun.